

une loi qui lui a été donnée par un Messie. Hors de cette loi, la discussion des assemblées ne peut rien ; elle n'enfantera que la confusion, et ne produira que la mort sociale. L'Évangile seul peut sauver ce qu'il a fondé. Conservateurs et socialistes discutent avec des journaux et l'argument du canon.

» Entre eux, comme dans toute contestation, un arbitre seul peut décider à qui appartient le droit ; l'arbitre, c'est le Messie de Dieu, la parole qu'il a laissée, l'Évangile, loi absolue chez les chrétiens. Conservateurs et socialistes, reconnaissez de bonne foi l'arbitre dont nul n'a droit d'appeler, et aussitôt la paix régnera. »

Ainsi que Berthe de Langenais, Jacques Muller considère la société, comme atteinte d'un mal profond : la vieille Europe marche dans les ténèbres, elle n'en peut sortir que sous la conduite d'un Messie nouveau. Il croit à la venue de ce Messie. « Mais, me disait-il, son temps n'est point arrivé. Les Pharisiens de la société moderne nagent dans une abondance dont ils ne veulent rien sacrifier, le peuple ne souffre point encore assez ; à cette heure, un prophète passerait sans être écouté. Il faut que le cataclysme social ait éclaté, que, pauvres et riches, puissans et faibles se soient abîmés dans les flots de la misère ; il faut que les nations aient péri, que les gouvernements et les rois aient disparu sous la vague de sang, il faut que les générations, errantes parmi les ruines, se soient purifiées des crimes de leurs pères, par l'expiation et par les pleurs : alors les temps seront venus. »

» L'humanité, comme la femme, n'enfante que dans la douleur : l'homme n'appelle Dieu que dans ses désastres ; il n'écoute la parole des prophètes que s'il a besoin d'être consolé. Dans son temps et à son heure, le Messie nouveau sera suscité parmi les hommes, et il leur donnera la loi civile, comme le Christ, fils de Dieu, leur a donné la loi morale. »

J'ai voulu prendre conseil du sage de ces montagnes, et je lui ai raconté mon histoire.

« N'agissez pas légèrement, m'a-t-il dit ; recueillez-vous et calculez vos forces. Deux voies s'ouvrent à vous : l'une de jouissance matérielle, l'autre de sacrifice, l'une facile et l'autre malaisée ; la première ne vous donnera qu'une existence végétative telle que la désirent la plupart des hommes, sans grandeur comme sans douleur ; vous repasserez ainsi par le chemin que vous avez parcouru : ce chemin, vous le connaissez.

L'autre donne la perspective des joies les plus vives, du bonheur le plus enivrant que l'homme puisse goûter dans un monde où le germe du ver est au milieu des plus beaux fruits ; mais le sacrifice ne peut être tenté que par les forts. Ainsi, recueillez-vous et calculez bien ce que vous pouvez.

» L'homme et la femme sont faits pour vivre unis. C'est la loi de Dieu, ce que les infirmes d'esprit qui, en ce monde, se croient les forts, appellent loi de nature. Cette union ne doit provenir que d'une mutuelle sympathie. Les parents sont coupables s'ils mettent obstacle à l'attrait de deux jeunes cœurs.

» La manière dont se trafique le mariage, dans notre civilisation égarée, est une cause de dissolution pour la famille. Sous aucun prétexte, n'épousez pas une femme si vous ne l'aimez pas ; mais si vous aimez sincèrement, n'hésitez pas à vous lier pour la vie. Vous aurez fait cet acte sous l'inspiration d'une bon sentiment, et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir, si le bon sentiment persiste en vous.

» Je sais toute ce qu'on peut dire en faveur d'un riche mariage, selon les maximes du monde ; mais ce sont là des maximes de mensonge et d'égoïsme ; le monde les a faites pour lui.

» Ainsi, je vous le répète, si vous vous sentez fort, entrez dans la voie du sacrifice, vous y trouverez des joies infinies, parce que l'homme s'élève d'autant plus vers la divinité qu'il se dévoue davantage à sa loi. Vous ne serez plus seul à croire et à espérer aussi longtemps que vous conserverez votre compagne, parce qu'il y a d'inépuisables trésors dans le cœur de la femme chrétienne. »

J'écoutais avec bonheur ce langage si conforme à toutes mes pensées ; je racontais au jeune pasteur les perfections de ma bien-aimée, les grâces de son esprit, l'ineffable pureté de son âme, comme je le redisais, en le quittant, aux montagnes, aux forêts et au désert. Je passai près de lui la plus grande partie de mon exil, et je lui fis promettre de m'écrire ; lui-même voulait savoir la nouvelle définitive de mon bonheur afin de s'en réjouir avec moi.

## XVII.

## LA LETTRE.

Au jour fixé, je revins à Neufchâtel ; c'est là, tu ne l'as point oublié, que je devais trouver une

lettre du curé de Notre-Dame. Je ne pus recevoir, sans une certaine appréhension, ce pli qui contenait mon arrêt. En m'éloignant de la poste, je gagnai la campagne d'un pas agité ; je m'assis sous un arbre, au bord d'un chemin solitaire, et je considérai quelque temps, avant de l'ouvrir, ce papier muet. Sous son enveloppe mystérieuse, énigme dont je tremblais d'entendre le mot, il y avait pour moi tout un avenir de bonheur ou de larmes ; pouvais-je rompre ce cachet sans une certaine terreur ? Je le rompis enfin et je dévorai les pages que tu vas lire. Les voici :

« Mon cher enfant,

» Je devance de huit jours l'époque où je devais vous écrire. Ce qui s'est passé depuis votre départ me détermine à ne pas vous faire attendre plus longtemps les nouvelles que vous désirez. Vos lettres me sont arrivées ; si j'en juge d'après elles, je ne puis douter de la sincérité de votre attachement pour Mlle Claire de Langenais. Il ne me reste donc plus qu'à vous faire connaître ses dispositions envers vous et celles de sa famille.

» Après votre départ, son père et moi nous résolûmes de laisser faire l'absence et de juger, par l'état où nous la verrions, la nature du trouble que vous avez occasionné dans ce jeune cœur. Il nous importait aussi d'observer sa cousine, sur qui M. de Langenais redoutait l'effet d'une révélation pénible. Au bout de huit jours, Berthe restait à peu près la même ; elle nous demandait souvent de vos nouvelles avec un intérêt marqué mais elle attendait votre retour avec impatience, comme un événement certain. La malheureuse enfant ne se doutait pas de la déception cruelle que lui préparait ce retour.

» Il n'en fut pas de même de Claire : rarement elle prononçait votre nom, et quand elle parlait de vous c'était avec un embarras qui n'échappait qu'à sa cousine. En revanche, elle écoutait avec joie toute parole qui vous concernait, et nous voyions bien que la conversation ne lui semblait jamais longue quand elle vous avait pour objet. Cependant, comme elle comptait aussi sur votre retour et que rien n'altérerait sa confiance en vous, elle supportait avec assez de calme les ennuis de votre absence.

» Vous savez qu'elle n'a rien de caché pour moi qui suis son confesseur. Eh ! que chercherait-elle à cacher, cette jeune âme où tout n'est que pureté et perfection ! Je voulais savoir ce

qui se passait en elle à propos de vous, et nous eûmes une longue conversation, dans cette même allée du jardin, où vous l'avez entretenue le jour de votre départ. Je lui dis que vous m'aviez raconté tout ce qui s'était passé entre vous deux ; elle rougit un peu, car ce secret de son cœur n'ayant pas troublé sa conscience, n'était pas de ceux qu'elle doit au confesseur ; cependant, elle n'en parut ni surprise ni fâchée. Ignorante, comme elle l'est, de ce que le monde appelle amour, elle m'ouvrit comme un livre ses impressions et ses souvenirs. La première fois, me dit-elle, que j'ai vu mon cousin, j'ai senti mon cœur battre, sans savoir pourquoi ; quand il n'était pas là, je pensais à lui constamment ; je ne cherchais pas à me défendre contre cette pensée, car je ne croyais pas que ce fût mal. Toutes les fois que je le voyais, je me sentais heureuse, mais je n'aurais pas pu dire d'où me venait ma joie ; s'il me parlait, sa voix arrivait à mon oreille comme une musique remplie de douceur ; s'il souriait, je souriais aussi ; quand il paraissait triste, j'avais envie de pleurer ; la nuit, je rêvais de lui, et mes rêves me le montraient toujours bon, gracieux et doux. Quand je descendais, le matin, et que je me promenais dans les allées, avec mon pauvre Black, quelque chose me disait : Il va venir, et quand il venait, je me sentais portée au-devant de lui ; s'il n'était pas venu, je crois que j'aurais pleuré. Maintenant qu'il n'est plus là, je pense à lui comme avant ; au piano, je ne puis jouer que les airs qu'il aimait ; dans ma volière, les fleurs qu'il a touchées, les oiseaux qu'il a caressés me sont devenus plus chers ; dans ce jardin, quelque chose que je ne puis définir m'attire constamment vers ce banc de pierre où il s'est assis près de moi. Depuis son départ, je calcule les jours et les heures ; je sais qu'il doit revenir dans un mois, et, chaque matin, ma première pensée est celle-ci : encore un jour de passé. Avant de le connaître, je priais pour mon père, pour Berthe et pour vous ; maintenant, j'ajoute à ma prière, chaque matin et chaque soir : Mon Dieu, bénissez mon cousin Robert. Est-ce mal, ce que je fais là ?

» Vous pensez, mon cher enfant, que je n'ai rien dit pour blâmer cette naïve affection dont je vous crois digne ; eussé-je voulu la combattre, d'avance je sentais l'inutilité de mes efforts. Je reconnaissais, dans le cœur de Claire, l'instinct que Dieu a mis dans toutes ses créatures, et qui, chez la femme, a la puissance d'entraîner tous les sentiments, de dominer la vie, d'enchaîner

irrévocablement l'avenir. Il m'était démontré, par cet aveu si candide, que son mariage avec vous était la condition de son bonheur de femme. Mais, lui dis-je, pour la sonder davantage encore, si votre cousin changeait de sentiment? Elle se prit à sourire avec une confiance angélique, et me dit que je connaissais bien mal votre cœur puisque j'en parlais ainsi. Mais, repris-je encore, s'il mourait? Eh bien, me répondit-elle avec une simplicité qui me toucha, je mourrais.

Voilà quel fut le résultat de notre conversation, huit jours après votre départ. Maintenant, il fallait voir Berthe et aborder la difficile révélation. Dans quelle situation terrible vous nous avez mis, mon cher enfant, et que nous aurons de peine à en bien sortir. Je restai deux jours à me demander comment je préparerais celle que vous délaissiez au coup qui devait la frapper. Peut-être avez-vous jugé son caractère moins impressionnable qu'il ne l'est en réalité. Sous des dehors très graves, presque froids, Berthe cache un cœur susceptible des plus grandes exaltations. Le connaissant ainsi, combien ne devais-je pas redouter une révélation qui renverserait tous les projets de son esprit et la blesserait si cruellement : cependant il fallut se résigner.

Berthe était dans sa bibliothèque, là même où vous l'avez vue le jour de votre arrivée. Voici, à peu près ce que je lui dis : Ma chère enfant, j'ai des choses sérieuses et pénibles à vous apprendre. Je pourrais employer de longs détours, mais je rends hommage à la fermeté de votre caractère, et je vais vous parler avec la franchise qui convient entre nous : je sais que vous trouverez toujours dans vos sentiments religieux une grande force contre les épreuves de la vie.

La solennité de ce début la fit légèrement pâlir ; je continuai : Nous avons tous nourri l'espoir que vous épouseriez votre cousin ; vous-même avez désiré ce mariage ; depuis que vous avez vu votre cousin, la résolution où vous étiez s'est affermie ; si je ne me trompe, il y a maintenant en vous autre chose que le désir de faire un mariage de convenance et de famille, votre cœur n'est pas insensible, vous aimez votre cousin.

Elle me répondit sans embarras : C'est vrai.

Eh bien ! lui dis-je en tremblant un peu, car c'était ici le moment fatal, mon enfant, c'est Dieu qui tient la clé des cœurs ; il faut, quoi qu'il décide, savoir se soumettre à sa volonté.

Si vous aviez été seule ici avec votre cousin, nul doute qu'il n'eût subi l'attrait de vos belles qualités qui l'ont, du reste, si vivement frappé ; s'il n'eût rencontré que vous, il vous eût aimée ; mais vous n'étiez pas seule.

Pendant que je lui disais ceci, Berthe était devenue très pâle ; les sourcils contractés, l'œil fixe, elle semblait avoir devant elle une apparition terrible. A ce mot : Mais vous n'étiez pas seule ? elle s'écria d'une voix sourde :

— Claire !

Oui, Claire, repris-je avec douceur ; Claire dont les vertus si gracieuses et que vous appréciez si bien, ont fait sur votre cousin une impression que je crois ineffaçable ; Claire, dont l'âme aimante s'est donnée sans réflexion, et, je le crois, sans retour. Ces deux cœurs sont unis maintenant d'une de ces affections saintes qu'on ne peut briser sans danger, et peut-être sans violer les lois de Dieu.

Berthe semblait ne m'avoir pas entendu. L'air sombre de son visage me laissait deviner toute sa désolation.

— Claire ! répéta-t-elle à voix basse, Claire que j'aimais comme ma sœur !

— Mon enfant, lui dis-je alors, prenez garde, la jalousie est une mauvaise passion.

Elle se leva vivement.

— Soit ! me dit-elle avec une violence que je ne lui avais jamais connue. Que ce mariage soit rompu. Chacun de nous reprend sa liberté. Berthe de Langenais peut choisir parmi les plus grands noms de France.

Je jugeai qu'il était inutile de m'opposer à cette explosion ; la parole était à la passion, la raison ne pouvait se faire entendre que plus tard.

— Devant toute autre, me dit-elle, je saurais me contenir et ne rien laisser paraître au dehors des sentimens qui me bouleversent ; mais, devant vous, je ne rougis pas de m'y livrer. Jalousie ! dites-vous, eh bien ! oui, je suis jalouse, je l'avoue, j'aimais Robert, et je ne puis me le laisser enlever sans colère. Je me sens humiliée, profondément humiliée dans mon amour-propre. Ah ! mademoiselle Claire, oui, je l'avoue, ma jalousie, mon humiliation, vont jusqu'à m'arracher des larmes que je voudrais pouvoir devorer.

Je crus le moment venu de calmer son irritation, mais tout ce que j'essayai fut sans résultat ; elle refusa de m'écouter. Je l'entendis formuler, à mots entrecoupés, mille projets incohé-

rens. Elle parlait de divers partis qui, déjà, s'étaient présentés pour elle, partis considérables par la naissance et la richesse ; elle reviendrait sur ses refus, disait-elle, un mot lui suffisait ; je l'entendis nommer plusieurs personnes fort honorables en effet et dont je connaissais les anciennes démarches faites pour obtenir sa main. Puis, elle parlait de se retirer dans un couvent, de donner sa fortune aux pauvres ; cette dernière idée finit par la dominer seule. Quand je fis de nouveaux efforts pour la ramener à des sentimens plus calmes, à une soumission plus chrétienne, elle se laissa tomber dans un fauteuil et se mit à pleurer.

— Ma résolution est irrévocable, me dit-elle ; j'entrerai dans un couvent. Pardonnez-moi les sottises que j'ai pu dire sous l'impression de ma jalousie contre Claire : ce pauvre ange n'a pas voulu me faire de mal ; mais puisque ma vie est brisée, je n'ai plus qu'à pleurer et à chercher l'oubli. Le jour même de ce mariage, rien au monde ne m'empêchera d'aller frapper à la porte d'un couvent.

M. de Langenais attendait impatiemment le résultat de cette conversation ; je courus la lui rapporter. Vous connaissez son excellent cœur, sa tendresse pour Berthe, sa délicatesse excessive, les scrupules de cet honneur sans tache. Ce que je lui appris du désespoir et des résolutions de Berthe le bouleversa.

— Malheureux enfans ! malheureux enfans, s'écriait-il avec douleur. Comment arranger cela !

Il voulut voir Berthe, lui-même, et lui exprimer son regret de ce que sa fille était devenue ainsi la cause involontaire d'un malheur pour elle ; mais Berthe répondait invariablement : Que ce mariage se fasse puisque leur bonheur en dépend. A Dieu ne plaise que j'y sois un obstacle ! j'en serais désolée ; mais pourquoi vouloir m'ôter à moi la consolation si naturelle qui me reste, celle d'aller chercher la paix dans un couvent ? Je pardonne de tout mon cœur à Claire le mal qu'elle me fait ; je partagerai ma fortune entre elle et les pauvres ; mais, pour moi, je demande au moins la paix et l'oubli : je les trouverai dans un cloître.

M. de Langenais, la voyant inébranlable, ne voulut pas lui céder en générosité ; j'aime mieux me dit-il, m'exposer à briser le cœur de ma fille que d'assurer son bonheur aux dépens de celui de Berthe. Claire n'épousera pas son cousin.

Claire ne se doutait pas de quel drame l'hôtel de Langenais était en ce moment le théâtre ; son père la fit appeler en ma présence, il la fit asseoir, lui prit les mains, et voici la substance de ce qu'il lui dit :

— Ma chère enfant, je connais ton affection pour notre cousin Robert ; il en est digne, et je ne la blâme pas, mais un obstacle des plus graves s'oppose à ce que tu sois sa femme. Nous avons formé le projet de le marier avec Berthe, et, comme toi, Berthe l'aimait. Je viens de la voir. Quand elle a su la rupture de son mariage, elle s'est désespérée et nous a dit qu'elle irait dans un couvent. Que veux-tu faire ? Épouserais-tu ton cousin au risque de faire à jamais le malheur de Berthe ?

Comment vous peindrai-je le désespoir de cette enfant ! Pâle, muette, désolée, elle était à faire pitié. Elle s'est trouvée mal ; puis les larmes l'ont soulagée. Son père l'encouragea de nouveau à montrer de la force d'âme. Il lui fit envisager son renoncement comme une question d'honneur, tel, du reste, que lui-même le comprenait. La pauvre petite l'écoutait avec une soumission angélique, elle lui baisa la main et déclara, au milieu des sanglots, qu'elle renonçait à vous.

Ceci, mon cher enfant, se passait le dixième jour après votre départ.

Dès ce moment, l'hôtel Langenais prit l'aspect d'un sépulcre. On eût dit que la mort y était entrée et que des ombres l'habitaient. Berthe passait des journées entières dans la bibliothèque, et, le soir, elle restait de longues heures à méditer dans la grande galerie du rez-de-chaussée où sont les tableaux de famille. Son air était presque toujours sombre et préoccupé, rarement elle nous adressait la parole, et nous sentions qu'il était inutile de chercher à la distraire. M. de Langenais se lamentait entre ses deux infortunées, d'autant plus qu'un changement effrayant s'opérait chez sa fille. La vie de Claire se passait toute entière au jardin, sauf les nuits et l'heure des repas, où elle mangeait à peine.

Comme sa cousine, elle était devenue silencieuse, ne parlant jamais, répondant à peine. Sa figure avait pâli, ses yeux brillans attestaient la présence d'une fièvre continue ; sa florissante santé disparaissait de jour en jour. De tout le jardin elle semblait ne plus connaître, ne plus aimer que le banc où vous vous étiez assis. Je l'ai toujours trouvée là ou dans sa volière, au mi-

lieu des fleurs et des oiseaux qui lui parlaient de vous.

» Ce matin, j'ai voulu tenter de nouveaux efforts pour la calmer. Comme toujours, elle était au jardin, assise sur le banc où il lui semble, dit-elle, que vous allez revenir ; ses yeux tous brillants de fièvre, étaient fixés vers le ciel.

» — A quoi pensez-vous ? lui demandai-je.

» — Au ciel, où je vais l'attendre.

» — Enfant ! Dieu vous réserve de longs jours.

» Elle me regarda en souriant.

« — Dieu est bon, me dit-elle, et c'est pour cela que je lui demande d'aller à lui. Avant peu, ce sera fini.

» Je la quittai navré, car je sentais qu'elle disait vrai. Le spectacle de cette douleur qui se nourrissait de la tombe me fit prendre une résolution subite : je montai à la bibliothèque, j'y trouvai Berthe, assise devant un livre ouvert, mais ne lisant pas. J'allai droit à elle, et je lui dis en la regardant fixément :

» — Claire se meurt !

» Berthe se leva douloureusement émue.

» — Claire se meurt, murmura-t-elle ; elle l'aime donc bien ?

» — Avant un mois, cette pauvre enfant sera morte.

» Berthe se promena quelques instans, en proie à la plus vive émotion.

» — Mais, dit-elle enfin, qui l'empêche de l'épouser ?

» — Vous.

» — Comment, moi ! je ne demande qu'à me retirer dans un couvent.

» — C'est à cause de cela que votre oncle s'oppose absolument à son mariage ; vous n'avez pas besoin d'aller au couvent pour faire votre salut. Renoncez à cette résolution, et Claire sera sauvée parce qu'elle épousera Robert.

» Berthe, très émue et très agitée, parcourut encore la bibliothèque ; enfin, elle revint à moi, et, me prenant la main :

» — Je vous en fais l'aveu : je me réjouissais de voir que Robert ne pouvant pas être à moi, ne serait point à elle. Moi aussi, j'aime Robert. J'ai bien vu la douleur de Claire, mais je croyais qu'elle passerait ; je comptais sur le temps, folle que j'étais ; comme si le temps pouvait emporter ces choses-là ! Moi, je suis forte, je n'en mourrai pas ; mais, vous avez raison, Claire peut en mourir, je comprends cela. Pauvre Claire ! elle est si douce, si bonne, si complète-

ment aimante ; mais elle ne mourra pas. Venez !

» Nous montâmes chez M. de Langenais. L'affliction de ce pauvre père se lisait dans tous ses traits ; mais quelle joie ! quelle reconnaissance ! quand Berthe lui eût déclaré spontanément que, malgré le mariage de Claire, elle n'entrerait pas au couvent. Retenu par une excessive délicatesse, il hésitait encore ; j'eus besoin de m'en mêler pour achever de le vaincre.

» Nous descendîmes, tous trois, au jardin. Claire n'avait pas quitté son banc, elle regardait toujours le ciel.

» — Vous avez raison, me dit Berthe en la voyant, elle en mourrait.

» Berthe s'assit auprès d'elle et l'embrassa tendrement. Claire nous regarda d'un air étonné.

» — Claire, lui dit sa cousine, tu ne vois pas que ton père a l'air joyeux ; tu ne vois pas, ajouta-t-elle avec effort, que nous sommes tous contents ?

» — Qu'est-il donc arrivé ? dit Claire.

» — Il est arrivé que Robert va revenir et que tu l'épouseras.

» Claire tourna vers sa cousine ses grands yeux où déjà revenait la joie, et lui dit naïvement :

» — Et toi ?

» — Moi, répondit Berthe avec une hésitation douloureuse, je croyais aimer mon cousin ; mais je me suis trompée... je ne l'aime pas...

» Claire poussa un cri de bonheur, et, tenant sa cousine embrassée, elle fondit en larmes.

» Berthe et moi, nous laissâmes à leur joie le père et la fille.

» — Bien ! lui dis-je, très bien ! vous êtes héroïque ! Elle était près de défaillir ; elle s'appuya sur mon bras.

» — Je ne l'aime pas ! je ne l'aime pas ! murmurerait-elle en remontant l'escalier. Vous me donnerez absolution de ce mensonge ? ajouta-t-elle avec un sourire amer.

» En arrivant dans sa chambre, elle se laissa tomber à genoux au pied de son lit et se mit à prier à haute voix pour vous et pour Claire.

« La Providence a sans doute conduit tout ceci pour le mieux ; elle s'est plu à déranger les calculs des hommes : ce n'est donc pas Berthe que vous épouserez. Avec le temps et la prière, son amour pour vous deviendra l'amitié d'une sœur ; peut-être eût-il été plus sage à moi de

vous le laisser ignorer, mais j'ai voulu que son dévouement vous fût connu dans tout son héroïsme. Ce doit être un lien de plus qui vous attachera à la jeune fille accomplie qui va devenir votre femme. Si vous aviez, dans l'avenir, une autre pensée que celle de son bonheur, vous seriez, en vérité, bien coupable.

» Je n'ai plus rien à vous dire, maintenant que tout est fini ; c'est pourquoi je devance l'époque fixée, et je vous dis, venez et remerciez Dieu. »

## XVIII.

## LA LEÇON DES AIEUX.

Ma lettre à la main, je repris, marchant à grands pas et l'œil au vent, le chemin de l'hôtel ; le général, après bataille gagnée, n'est pas plus rayonnant que je ne l'étais ; l'enthousiasme me possédait ; je souriais à tous les passans ; volontiers je les aurais embrassés ; j'épuisai ma bourse à remplir la main de tous les pauvres que je rencontrais. N'as-tu pas remarqué qu'on n'est jamais plus disposé à faire le bien que lorsqu'on est heureux ? Ivre de mon bonheur, j'aurais voulu pouvoir le faire partager à toute la création.

Au moment où je regagnai mon hôtel, une diligence allait partir, mais elle était pleine ; je me jetai sous la bâche de l'impériale et je m'acheminai vers la frontière de la France, accusant de la lenteur de ma course les montagnes qu'il fallait gravir. Un mois avant, j'étais descendu par ces mêmes pentes ; mais alors rien ne me pressait ; alors je laissais derrière moi ce que je brûlais de retrouver ; maintenant, Claire était au bout de ma course, et, de même que je l'appelais, elle m'appelait. Une idée noire traversait parfois le ciel pur de ma pensée ; l'image désolée de Berthe m'apparaissait auprès du front radieux de Claire ; je me reprochais d'avoir favorisé la naissance de cet amour, et ce remords faisait tache dans mon bonheur ; mais l'homme est un tissu de contradictions ; je me consolai en me disant : Le temps calmera cette douleur ; avec le temps elle oubliera. Injuste que j'étais ! Comment aurais-je accueilli celui qui m'eût dit : Avec le temps, vous pouvez oublier Claire !

En arrivant à Dijon, je courus d'un trait jusqu'à la rue de la Verrerie. C'était le matin, huit heures venaient de sonner : une prescience intime me la faisait voir au jardin de la porte de

l'hôtel. Jusqu'auprès d'elle je ne fis qu'un bond. Claire était assise sur le banc de pierre que mon souvenir lui avait rendu si cher. A ma vue, je la vis se lever, l'œil fixe, les mains tendues ayant l'air de douter si je n'étais qu'une apparition. Elle tomba dans mes bras, et nous restâmes longtemps ainsi, dans une étreinte muette : la terre avait disparu.

Mon ravissement n'est pas de ceux que décrivent. Quand nous fûmes revenus à nous-mêmes, elle me prit par la main et me dit :

— Allons chez mon père.

En nous voyant, M. de Langenais m'embrassa.

— Je vous la donne, me dit-il, mais ce n'est pas à moi que vous la devez.

Je quittai M. de Langenais pour aller chez le curé de Notre-Dame.

— Ah ! vous voilà donc, me cria le bon vieillard du plus loin qu'il m'aperçut ; nous avons cru que vous n'arriveriez jamais. Il y a onze jours que je vous ai écrit. Claire me demande chaque matin : Quand vient-il ?

Je lui expliquai que, fidèle à mes engagements, j'étais arrivé à Neuchâtel exactement le jour où je devais y recevoir sa lettre.

— Dieu veuille, me dit-il, que vous teniez toutes vos promesses aussi fidèlement que celle-ci.

— Oh ! m'écriai-je, soyez sûr que ma vie tout entière appartient à la femme que j'aime. Que je sois éternellement maudit, si je l'oublie !

— Ne faites pas de vœux pareils, me dit-il sévèrement. Après les plus grandes faiblesses, il reste toujours le repentir, et au repentir le pardon.

Je revis Berthe avant déjeuner ; elle se leva lorsque j'entraî au salon, et m'attendit, appuyée au dossier de son fauteuil ; elle était blanche comme le marbre, ses yeux vivaient seuls dans son visage immobile. Je baisai religieusement la main de cette héroïne.

— Soyez le bien venu ! me dit-elle sans affectation ; Claire était bien impatiente de vous revoir.

J'étais interdit, je balbutiai quelques mots sans suite ; elle vint gracieusement à mon secours en me faisant parler sur ce que j'avais vu de la Suisse. Cette jeune fille était vraiment aussi forte que généreuse. A déjeuner, elle conserva sa présence d'esprit, et ne paraissait point blessée de la joie tranquille que laissait voir sa cousine. Claire avait pris naïvement au sérieux les paroles de Berthe : *Je ne l'aime plus.*